

# Monsieur Cinéma

**Derek Woolfenden** Le cinéaste expérimental, qui occupe pour le faire revivre le ciné associatif parisien la Clef, a fait de sa vie un film.



Occuper la Clef, dernier cinéma associatif de Paris? Derek Woolfenden n'aurait pas pu faire autrement. En 2005, il avait déjà vu la fin de la Cinémathèque des Grands Boulevards, dont il était fou amoureux. Il traînait à l'époque dans le milieu du cinéma «geek expérimental», voyait au moins trois films par jour et ne connaissait rien au monde du squat. Les portes s'étaient refermées à jamais sur un des temples de sa cinéphilie et lui était resté là, sans rien faire, avec sa «frustration extraordinaire». Hors de question que ça recommence.

Pas la Clef, pas ce lieu poussiéreux et mal foutu du Quartier Latin. Salle née de l'ébullition de Mai 68, ce n'est pas l'histoire de l'endroit qui l'a poussé à l'occuper, mais ses souvenirs de réalisateur, de spectateur et d'ancien salarié. «Un cinéma, c'est pas qu'un écran blanc. C'est une maison hantée, s'extasie-t-il. Je ne sais pas pourquoi je suis autant attaché aux salles, j'ai pas du tout envie d'être gérant ou quoi que ce soit. C'est affectif. J'ai connu la fin des salles de quartier, le Brady et ses séances mal famées. J'en ai une certaine nostalgie. Et puis la Clef, c'est comme mon meilleur pote, c'est impossible de le lâcher.»

## LE PORTRAIT

Le soleil brille mais c'est dans l'obscurité du cinéma clandestin, dans la salle 2, celle à la soixantaine de sièges bleus, qu'on le retrouve volubile et passionné, digressant à l'infini. Gardien dévoué de la Clef, vivant du RSA et de quelques missions de cadre vacataire à la Cinémathèque, il se compare volontiers à Lurch, le valet de la Famille Addams. On le regarde s'agiter et c'est comme revoir une grande ombre amicale, barbe poivre et sel, casquette gavroche usée jusqu'à l'os et lampe frontale

autour du cou. Un mineur de fond, un rat de bibliothèque, un étudiant révolutionnaire, tout ça à la fois. Huit mois qu'il a rouvert illégalement les lieux avec plus d'une trentaine de militants, et il a toujours la même dégainée, la même énergie, la même panoplie: «Une occupation, c'est un putain de combat, il faut toujours être en mouvement pour ne pas se fragiliser; dit-il en revenant sur les mois de pandémie et les séances hebdomadaires en plein air qu'ils ont organisées. On est passé là d'un scénario des frères Dardenne à un film catastrophe de James Cameron.»

A 42 ans, il n'a quitté ni la précarité étudiante, ni sa chambre de bonne dans le XVIII<sup>e</sup> arrondissement où il vit en solo. Per-

sonnage situationniste en quête de films, cultivant l'autodérision et l'art du pseudonyme, c'est à la Clef qu'ont été projetés la plupart de ses courts et longs métrages autoproduits (*Play-dead*, *Lexique Dyslexique*, *France Telecom*, etc.) C'est aussi sur ces sièges rouges qu'il a usé ses fonds de pantalon. Là, il assistait aux sorties de l'année à prix réduit et est même devenu un temps caissier, organisant avec le projectionniste un ciné-club mensuel où se mêlaient films expérimentaux, documentaires et classiques oubliés. L'aventure s'est terminée en 2018 avec la fermeture définitive par le propriétaire des murs, le comité d'entreprise de la Caisse d'épargne d'Ile-de-France. Chaque fois qu'il raconte une anecdote sur l'occupation, on a l'impression d'assister à une scène épique. Sa gouaille change n'importe lequel de ses camarades en chevalier ou bandit romantique. Il en aura fait rire plus d'un lorsqu'au détour d'une interview, il sort sans crier gare une citation dont il a le secret: «De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace, comme disait Danton.»

Quand il se met à nous parler de sa vie, c'est comme s'il débordait en permanence, chaque souvenir renvoie à une séquence aimée. Fils d'un peintre et d'une cheffe de fabrication dans une maison d'édition, ils écotent, sa grande sœur et lui, d'une éducation juive assez stricte avec l'interdiction de regarder des fictions le soir, encore moins les plus violentes. C'est au lycée, alors très touché par le cancer de sa mère, que ce jeune Parisien se plonge corps et âme dans la cinéphilie. Il va alors s'y donner à cœur joie, dévorant insatiablement séries B et autres films d'horreur, moments hautement thérapeutiques pour lui: «Pour me préparer au décès de ma mère et ne pas souffrir, je voulais m'identifier à Michael Myers dans Halloween.» Sa mère guérit, lui reste un cinéphage de folie, passant ses soirées avec ses amis à regarder des VHS copiées. Il se souvient du ciné-club du lycée: «Un soir, j'ai senti qu'il se passait un truc, que je passais de l'autre côté, ce n'était plus de la cinéphagie, tout d'un coup le film m'habitait de manière étrange, c'était la Femme au portrait de Fritz Lang.»

S'enchaînent des études d'histoire de l'art et de cinéma. Il fait sienne la devise du mouvement Kino: «Faire [un film] bien avec rien, faire mieux avec peu, mais le faire maintenant.» Avec Yves-Marie Mahé, il fonde le collectif Négatif. Ensemble, ils projettent dans des squats et des cafés, éditent la revue critique *Inserts*, un trimestriel vendu cinq euros au lieu de dix et où trois des journalistes – Jimmy Quinn, Giulio Basletti et Josh Baker – ne sont autres que lui. C'est grâce à cette revue qu'ils s'approchent d'artistes qui s'apprennent à ouvrir un nouveau lieu et leur proposent d'être de la partie. Au Gros Belec, immense hangar du XI<sup>e</sup> arrondissement, il découvre l'utopie squat, «l'aventure amicale et collective dont j'avais toujours rêvé».

Expulsés, Derek et les autres se réfugient au Shakirail, friche artistique dans le nord-est de Paris. Il y exporte son Kino club. S'ensuivent dix ans de programmation acharnée pour films de genre sous-estimés. Le récit qu'il fait de sa vie s'articule comme le font ses films en *found footage*, un montage étonnant et intelligent, des parallèles parfois improbables entre des scènes de Larry Cohen, de Brian De Palma et de Lucio Fulci, un joyeux foutraque, mélancolique et toujours chargé de lyrisme.

Alors qu'en 2014, il filme le spectacle d'une amie, celui qui s'est toujours intéressé à la figure du psychopathe dans le cinéma se fait poignarder par un déséquilibré. Encore maintenant, il se rappelle avoir su contenir le sang avec la paume de sa main grâce aux gestes de De Niro dans *Mean Streets*, puis avoir compressé une chemise contre son cou en imitant les protagonistes des westerns. Pour se libérer du trauma, il réalise *Angle mort*, reconstituant l'agression avec les séquences de films qui l'habitent, une sorte d'hommage à ce cinéma, ces «barricades d'images» qui l'aident toujours à (sur) vivre. L'année dernière, sa mère décède. L'aventure collective de la Clef, qu'il espère voir déboucher sur la continuité de l'activité associative et art et essai dans les lieux, est «le film» qui lui est dédié. ▶

Par **ANNABELLE MARTELLA**  
Photo **FRED KIHN**